

DE L'HYGIÈNE PHYSIQUE À L'HYGIÈNE MORALE

Par Jacqueline Fastrès

Dans une série d'analyses antérieures¹, nous avons vu que la question de l'hygiène comportait de nombreux paramètres qui produisent des points de vue paradigmatiques qui, s'ils finissent par devenir des faits sociaux pesant sur les individus sans qu'ils n'en aient nécessairement conscience, sont cependant construits ; ils sont le fruit d'une série d'évolutions qui ne doivent rien au hasard.

Dans cette analyse, nous nous attacherons à voir sur quels types de rouages sociaux l'hygiène a contribué à jouer.

LA FORCE MÉTONYMIQUE DU PROPRE ET DU SALE : LE BEAU ET LE LAID

Dans *Construire l'ennemi*, Umberto Eco raconte que, interpellé par un chauffeur de taxi new-yorkais lui demandant de quel pays il venait et quel était l'ennemi de ce pays, il fut décontenancé que son interlocuteur n'accepte pas qu'il lui réponde que l'Italie n'avait pas d'ennemi ; qu'elle en avait eu, mais n'en avait plus. Ne pas avoir d'ennemi ? Impossible. Il réfléchit donc à la chose. « *Avoir un ennemi est important pour se définir une identité, mais aussi pour se confronter à un obstacle, mesurer son système de valeurs et montrer sa bravoure. Par conséquent, au cas où il n'y en aurait pas, il faut construire l'ennemi. (...) J'en arrive donc à penser que ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas tant le phénomène presque naturel d'identification d'un ennemi qui nous menace, mais plutôt le processus de production et de diabolisation de l'ennemi.* »²

Il illustre ainsi les caractéristiques qui furent requises au cours de l'histoire pour construire cette catégorie, « l'ennemi ». Bien sûr, « la différence » est convoquée, mais elle s'appuie sur des invariants.

– **La laideur**, d'abord. « *Le Nègre est laid. L'ennemi doit l'être car on identifie le beau au bon (kalokagathia) ; et l'une des caractéristiques fondamentales de la beauté a toujours été ce que le Moyen-Age appellera plus tard integritas (c'est-à-dire posséder la même chose que le représentant moyen d'une espèce donnée, si bien que, parmi les humains, seront laids ceux à qui il manque un bras, un oeil, qui ont une taille inférieure à la moyenne ou une couleur « inhumaine »)* ».³

– **La saleté**, ensuite. « *Fétide. L'ennemi pue toujours.* ». Et tous sont décrits comme puant dans la littérature des diverses époques, ennemis de temps de guerre ou de paix : les Allemands, les Byzantins, les Sarrasins, les Gitans, les homosexuels, les juifs, les femmes.

1 Jacqueline Fastrès, Questions d'hygiène. 1) Une approche micro : l'interactionnisme de Goffman (<https://intermag.be/images/stories/pdf/rta2018m09n3.pdf>) ; 2) Une approche méso : travailler les représentations (<https://intermag.be/images/stories/pdf/rta2018m09n4.pdf>) ; 3) Une approche macro : de quelle société êtes-vous l'interprète ? (<https://intermag.be/images/stories/pdf/rta2018m09n5.pdf>).

2 Umberto Eco, *Construire l'ennemi et autres récits occasionnels*, Ed. Grasset et Fasquelle (Livre de poche), Paris, 2014, p. 13.

3 Idem, *Ibidem*, p. 16.

« Parfois, l'ennemi est perçu comme différent et laid parce qu'il est de classe inférieure. ». Ainsi en est-il du délinquant et de la prostituée.

– Sur la laideur et la saleté viennent se greffer toute une série de **déviances** qui doivent elles aussi caractériser l'ennemi. Dans cet ouvrage, Eco montre ainsi, par exemple, comment on « construit » une sorcière. Il suffit de songer au stéréotype qui perdure toujours aujourd'hui pour se dire que cette « construction » était solide. Eco a aussi dirigé deux ouvrages relatifs à l'histoire de la beauté et à celle de la laideur, dans lesquels il s'appuie sur de nombreuses représentations artistiques et littéraires au long de l'histoire. Dans le second, il constate que « le XIX^e siècle positiviste voit triompher les positions de Cesare Lombroso, spécialiste en anthropologie criminelle, qui, dans *L'homme criminel*, essayait de démontrer que les traits de la personnalité d'un tueur étaient associés à des anomalies somatiques. Lombroso n'allait pas jusqu'à la simplification en affirmant que le laid est toujours un meurtrier, mais il associait des stigmates physiques à des stigmates moraux, avec des arguments qui se voulaient scientifiques. Il était facile, du moins dans la divulgation populaire de ces théories, de ne pas considérer que le fait que les tares physiques touchaient le plus fréquemment les classes sociales opprimées par la dénutrition et les maladies, et que, bien entendu, c'était parmi ces marginaux que l'on trouvait le plus souvent des comportements asociaux. De là à encourager le préjugé que « le laid est mauvais par nature », il n'y a qu'un pas.

Sans parler de l'étape suivante, où l'on voit que, même dans la littérature populaire, tous les rebuts que la société ne réussit pas à intégrer et à dompter ou qu'elle n'entend pas racheter deviennent affreux et méchants – ainsi que l'observait déjà Nietzsche à propos de Socrate. Tels seront les pauvres – il faut voir l'impitoyable portrait que dresse De Amici de Franti, gamin sous-prolétaire, les homosexuels, (cf. Foucault), les déments et, marquées inéluctablement par leur vice, les prostituées (cf. Rosenkranz) et les voleuses (cf. Mastriani). »⁴

Des écrivains comme Charles Dickens, Eugène Sue ou Jack London décrivent avec force détails les lieux où vivent ces créatures, lieux qualifiés de « bas-fonds », qui font peur et attirent à la fois, comme l'East end de Londres. « Nulle part, dans les rues de Londres, on ne peut échapper au spectacle de l'abjecte pauvreté qui s'y étale. Cinq minutes de marche vous conduiront à un quartier sordide. Mais la région où s'engageait ma voiture n'était qu'une misère sans fin. Les rues grouillaient d'une race de gens complètement nouvelle et différente, de petite taille, d'aspect miteux, la plupart ivres de bière. Nous roulions devant des milliers de maisons de briques, d'une saleté repoussante, et à chaque rue transversale apparaissaient de longues perspectives de murs et de misère. Ça et là, un homme ou une femme, plus ivre que les autres, marchait en titubant. L'air même était alourdi de mots obscènes et d'altercations. [...] Et toujours, inlassablement, les murs de briques sordides, le pavé visqueux, les rues pleines de cris. Pour la première fois de ma vie, la peur de la foule s'empara de moi. C'était comme la peur de la mer, et toutes ces misérables multitudes, qui défilaient rues après rues, me semblaient autant de vagues moutonnant sur quelque océan, immense et nauséabond, m'enserrant de toutes parts, menaçant de bondir sur moi et de m'engloutir. »⁵ Difficile de ne pas reconnaître, dans la sémantique de cet extrait, les ingrédients décrits par Eco pour construire l'ennemi (même pour un homme comme Jack London, qui a lui-même connu la misère et avait embrassé le socialisme à une époque de sa vie).

Paris n'est pas en reste, avec, par exemple, cet avertissement d'Eugène Sue à l'entame de son roman *Les mystères de Paris* : « Ce début annonce au lecteur qu'il doit assister à de sinistres scènes ; s'il y consent, il pénétrera dans des régions horribles, inconnues ; des types hideux, effrayants, fourmilleront dans ces cloaques impurs comme les reptiles dans les marais. »⁶

4 Umberto Eco (dir.), *Histoire de la laideur*, Paris, Flammarion, 2011, p. 259-261.

5 Jack London, *Le Peuple d'en bas*, Phébus libretto, Paris, 1999 (1902), p. 29. Le titre original en Anglais est « People of the Abyss ».

6 Eugène Sue, *Les mystères de Paris*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2005.

LAIDEUR ET SALETÉ PHYSIQUE, LAIDEUR ET SALETÉ MORALE

Sales, laids et immoraux, tels sont les pauvres auxquels, au cours du XIX^e siècle, va s'attaquer une nouvelle doctrine, l'hygiénisme. Lorsque l'hygiénisme prend ses lettres de noblesse au milieu du XIX^e siècle, il est le produit de la conjonction de plusieurs facteurs.

Au niveau économique, la révolution industrielle nécessite une main-d'oeuvre toujours plus nombreuse. La classe ouvrière est née. Mais ses conditions de travail et de vie misérables entraînent une morbidité importante et une mortalité bien plus précoce que pour la bourgeoisie. La croissance démographique et la concentration des ouvriers autour des industries augmentent la densité de population dans les villes européennes, ainsi qu'une promiscuité et une insalubrité croissante dans les quartiers où s'entassent les pauvres.

De grands travaux urbanistiques sont entrepris dans les grandes villes. Le traitement des eaux usées, la construction ou la rénovation d'égouts, le ramassage des détritiques, les aménagements urbanistiques pour élargir les rues, l'architecture qui veille à faire entrer l'air et la lumière, autant de révolutions techniques qui se succèdent au cours du siècle, mais qui concernent surtout les quartiers bourgeois.

Comme l'a montré Alain Corbin⁷, ce qui dérange le plus au XIX^e siècle relève du registre olfactif, bien plus que de la crasse, de la poussière, de la fumée dues aux industries avoisinantes (qu'une partie des savants hygiénistes contribue d'ailleurs à dédouaner de toute responsabilité environnementale). La puanteur devient une marque de la pauvreté, les mauvaises odeurs sont reliées à la promiscuité dans les logements surpeuplés, à la maladie ; mais aussi aux moeurs corrompues, à une sexualité débridée, au péché. L'odeur de l'homme sale, quasi sauvage, à la nombreuse progéniture, renvoie à l'animalité, à l'indompté, et cela trouble et dérange à la fois la bourgeoisie et l'Église.

Dès lors, avoir le dessus sur la saleté se met à avoir des accents plus moraux que physiques. « Une association s'impose enfin avec une insistance inconnue jusque-là : la propreté du pauvre serait le gage de sa moralité, elle serait encore la garantie d'un « ordre ». C'est à partir de 1840 surtout, que se confirment ces rapprochements. [...] Ambition complexe et totalisatrice à la fois, puisque, de la netteté de la rue à celle des habitations, de la netteté des chambres à celle des corps, la visée n'est autre que de transformer les moeurs des plus démunis. Chasser leurs « vices » supposés, latents ou visibles, en modifiant leur pratiques du corps. Une véritable pastorale de la misère se met en place, où la propreté aurait quasi force d'exorcisme. La mécanique des villes et la morale vont même se mêler sous une forme tout à fait nouvelle, sans qu'ait changé il faut le répéter, la référence essentielle aux dangers « miasmatiques ». »⁸

Un rapport parlementaire datant de 1850 en dit long sur cette nouvelle « pastorale de la misère » : « Tous ceux qui ont vécu un peu avec la classe ouvrière savent très bien la différence qui existe entre deux familles **ayant les mêmes ressources**⁹ mais dont l'une, habituée à la propreté, fait entrer dans sa maison la salubrité et l'ordre, et dont l'autre au contraire, livrée à la saleté, passez-moi l'expression, accompagne cette habitude du vice et du désordre. »¹⁰ Avec cet argumentaire, on peut sans états d'âme ne pas augmenter les salaires misérables, mais « nettoyer » les ouvriers.

7 Alain Corbin, *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social XVIII^e-XIX^e siècle*, Paris, Aubier Montaigne, 1982.

8 Georges Vigarello, *Le propre et le sale. L'hygiène du corps depuis le Moyen Age*, Paris, Seuil, coll. Points histoire, 1985, p. 207.

9 C'est nous qui soulignons.

10 Cité par Vigarello, *op. cit.*, p. 215.

DES MIASMES AUX BACTÉRIES ET AUX MICROBES : LE CONCOURS DE LA SCIENCE

Le retour des épidémies à partir de 1832, notamment celles de choléra, ramène le vieux spectre des miasmes tenus pour responsables de la propagation des maladies.

Les découvertes scientifiques, spécialement les travaux de Louis Pasteur, vont donner un visage à ces miasmes : bactéries et microbes sont désormais connus, surexposant brutalement l'invisible et le rendant encore plus inquiétant, nécessitant l'organisation d'une véritable croisade contre cet ennemi infime et pourtant si menaçant. Alors que pendant longtemps, l'eau avait été considérée comme dangereuse, elle va retrouver ses lettres de noblesse. Les « monstres invisibles » que sont les microbes sont capables de s'infiltrer partout, il s'agit donc de les traquer dans les moindres recoins. Les prémisses de l'hygiène d'aujourd'hui se font jour, mais avec une sorte de catastrophisme lié aux découvertes scientifiques et relayé activement par les médecins et les pédagogues, comme cet inspecteur primaire, dans un ouvrage destiné aux écoles : « *La propreté est la base de l'hygiène, puisqu'elle consiste à éloigner de nous toute souillure et, par conséquent, tout microbe.* »¹¹.

Le discours hygiéniste s'affirme ainsi au fil du siècle. « *Une logique implicite le conduit, à la fin du XIX^e siècle, à chercher des raisons toujours plus insistantes : l'hygiène alarme pour convaincre, dramatise pour surprendre. Les découvertes microbiennes lui assurent, à l'évidence, une légitimité. Elles lui donnent une vérité. Mais elles montrent, à l'inverse aussi, combien l'affirmation hygiénique déborde une telle vérité pour amplifier le danger.* »¹²

Par ailleurs, les progrès de la médecine autour des énergies dépensées et compensées par le corps humain sont utiles à la rentabilité de l'ouvrier.

« *C'est que la machine corporelle n'est plus simple mécanique comme au XVIII^e siècle avec ses mouvements aspirants et refoulants, elle n'est plus simple lacis de fibres avec ses filaments enchevêtrés responsables des forces corporelles. Elle est machine productrice d'énergie, moteur créateur de rendement. Dès lors, la réfection morale attachée aux réfections corporelles n'est pas seulement affaire d'idéologie chrétienne correctrice des errements passionnels, elle est aussi affaire d'emprise que le sujet pourrait avoir sur lui-même et, de fait, affaire d'une plus grande attention à l'entretien de soi. [...] Instituée comme faculté active, comme loi morale, l'habitude associée à l'éducation s'impose en condition de l'hygiène sociale, elle en est l'auxiliaire précieux. Voilà l'espoir des médecins moralistes du XIX^e siècle : soucieux de donner aux ouvriers les clefs d'une saine gestion de leur quotidien pénible, ils les avertissent du coût énergétique des réactions nerveuses. Ils placent ainsi l'hygiène morale sous la coupe de la physiologie et l'émancipent partiellement d'une forme de moralisation* »¹³

« UNE HYGIÈNE TOTALEMENT PENSÉE POUR LES DOMINÉS »

Au milieu du XIX^e siècle, la création de bains et de lavoirs publics se multiplie « *au profit des populations laborieuses* ». ¹⁴ L'objectif est de combiner le lavage des corps et celui des vêtements.

« *Mais ces institutions posent dans les « meilleurs » termes, en ce milieu du siècle, les problèmes d'une hygiène totalement pensée pour les dominés. Insistance, tout d'abord, sur une stricte utilité des lieux et des objets : « les bains trop prolongés produisent sur l'ouvrière et sur la femme du peuple une susceptibilité*

11 F. David, *Les monstres invisibles*, Paris, 1897, cité par G. Vigarello, *op. cit.*, p. 218.

12 Georges Vigarello, *op. cit.*, p. 227.

13 Gérard Seignan, « L'hygiène sociale au XIX^e siècle : une physiologie morale », in *Revue d'histoire du XIX^e siècle* [En ligne], 40 | 2010, URL : <https://journals.openedition.org/rh19/3996>, pp. 113-118.

14 Gorges Vigarello, *op. cit.*, p. 214.

fâcheuse ». La durée du bain est donc limitée. Les projets calculent le temps d'occupation des cabines en le cantonnant à 30 minutes. L'évaluation de la consommation d'eau implique autant de surveillance : les robinets se ferment automatiquement, une fois délivrée une première quantité de liquide. La chaleur enfin ne saurait être excessive ou dispendieuse, l'intensité de celle-ci est contrôlée et limitée. La pédagogie se prolonge dans la norme imposée aux outils et aux espaces. Cette hygiène des indigents ne saurait, à l'évidence, leur appartenir. »¹⁵

Garder la main sur l'hygiène des pauvres, ne pas la laisser à leur seule gestion, même si le discours pédagogique est martelé et que les manuels d'hygiène se multiplient : il ne s'agit pas que de favoriser les pratiques hygiéniques, il s'agit surtout de les contrôler. Un exemple éloquent de ce positionnement bien plus politique qu'il n'y paraît est donné par *L'écho de la fabrique*, premier journal ouvrier pérenne créé en 1831 à Lyon, cité des Canuts, ces ouvriers de la soie. En 1832, l'épidémie de choléra a fait rage et marqué les esprits. Dans les mois qui suivent, le journal relaie consciencieusement dans ses pages les conseils d'hygiène prophylactique donnés par les spécialistes, recense et recommande des manuels d'hygiène. Il fait donc son office d'organe d'information. Dans son n° du 19 janvier 1834, il relate l'incident suivant, survenu un dimanche, en décembre 1833 : « L'ASSOCIATION LIBRE pour l'éducation du peuple avait ouvert différents cours publics et gratuits d'hygiène spécialement destinés aux ouvriers. Voici ce qui s'est passé tout récemment à l'une des séances.

M. le docteur Gervais avait commencé son cours en présence de deux cents auditeurs environ. Après avoir reproduit rapidement le sujet de la leçon dernière, il abordait la leçon du jour, lorsqu'un commissaire de police et un officier de paix, décorés de leurs insignes, se sont présentés et ont été introduits. Le commissaire de police a exhibé sur-le-champ un mandat du préfet de police qui lui enjoignait de s'opposer à la continuation du cours d'hygiène et de faire évacuer la salle. ». Le professeur proteste au nom de la liberté d'enseignement, refuse d'arrêter son cours ; rien n'y fait. La salle est évacuée manu militari. En vérité, c'est l'interdiction d'association que visait cette mesure. L'association libre pour l'éducation du peuple se proposait de « former le peuple à se gouverner lui-même ». Elle sera rapidement dissoute pour des raisons politiques. La leçon d'hygiène s'ajoutait à la liste de 34 autres leçons, plus marquées en termes de revendications politiques ; elle avait été ouverte sans l'autorisation du ministre de l'Instruction publique, ce qui constituait sans doute un de ses péchés.

Gestion contrôlée des établissements d'hygiène publique et insistance sur l'hygiène individuelle encadrée par l'institution scolaire officielle (et non par les prémisses de l'éducation populaire) sont les deux voies privilégiées par l'hygiénisme bourgeois du XIX^e siècle.

Notons que la colonisation adoptera aussi ce schéma qui connaîtra encore de beaux jours jusqu'au milieu du XX^e siècle – et qui, par ailleurs, permet la ségrégation. Dans les années 1950, au Congo belge, dans les camps et les cités indigènes des grandes compagnies industrielles privées, les sanitaires et les douches étaient encore logés dans des bâtiments communs, sans grand égard pour l'intimité, pour des raisons économiques et de surveillance. En zone urbaine, dans les centres extra-coutumiers (les quartiers habités par les Noirs), la distribution d'eau n'étant assurée que dans quelques rares quartiers, des brochures destinées aux Africains leur expliquaient comment se bricoler une douche avec un seau percé de petits trous et une valve récupérée sur un vieux pneu. « *Douche quotidienne = race saine et forte* », affirme une de ces brochures.¹⁶

Toni Morrison, prix Nobel de littérature, explorant la question du racisme aux Etats-Unis, constate, comme Umberto Eco, ce besoin de « fabrication de l'ennemi » avec des ingrédients semblables à ceux décrits par celui-ci. Elle s'interroge : « *Quels sont la nature du confort que procure la fabrication de l'Autre, son attrait, son pouvoir (social, psychologique ou économique) ? Est-ce le frisson qu'engendre l'appartenance,*

15 Idem, *Ibidem*, p. 215

16 Jacqueline Fastrès, *Matériaux pour une étude du logement social. Le logement des travailleurs africains au Katanga entre 1910 et 1960*. Mémoire pour l'obtention du titre de licencié en histoire, UCL, faculté de philosophie et lettres, 1983, p. 181.

qui implique de faire partie de quelque chose de plus grand que sa seule personne et donc de plus fort ? Mon opinion initiale penche en faveur du besoin social/psychologique d'un « étranger », d'un Autre, dans le but de définir le moi devenu étranger à lui-même (celui qui recherche la foule est toujours celui qui est seul). »¹⁷

CONCLUSION

Nous sommes partie du fait que l'hygiène était un sujet délicat, lieu d'un écart entre le dire (on en parle difficilement) et le faire (le rejet est réel).

Le rejet s'explique au moins en partie par le modèle de société qui se construit.

Nous avons vu que la bourgeoisie construit les populations dont elle a besoin comme ennemis, ce qui lui permet, en plus de les exploiter, de les priver de leur pouvoir d'agir, y compris sur ce qu'on exige d'eux. Des thématiques qui semblent aussi pragmatiques que l'hygiène privée participent en réalité de cette construction de l'Autre qu'on veut avoir sous la main, garder à distance et surveiller en même temps.

Dans les gestes du quotidien, dans les attentes « naturelles » qui s'expriment dans les modalités des interactions sociales, le modèle de société dominant pèse non seulement de tout son poids, mais il tend aussi à s'imposer comme modèle de légitimité unique.

C'est dans les représentations intimes de l'intimité quotidienne que sa force peut se perpétuer, jusqu'à contaminer, parfois, si l'on n'y prend garde, les actions sociales qui tentent de s'y opposer.



Pour citer cette analyse

Jacqueline Fastrès, « De l'hygiène physique à l'hygiène morale », Intermag.be, RTA asbl, décembre 2018,
URL : <https://www.intermag.be>.